DEUXIEME ANNEE. — N° 44. LE NUMERO : 35 CENTIMES SAMEDI 6 MARS 1926.

C.R.A.

# L'INSURGÉ

ABONNEMENTS
France, mois : 8 fr. ; 1 an, 16 fr.
Extérieur, 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi sous la direction d'André COLOMER.

## VENT DE REVOLTE

Il s'est enfin éveillé. Il souffle. Tantôt sec comme un coup de trique, tantôt sournois et furtif comme un coup de pied dans le cul, tantôt puissant et vaste comme une tempête de vagues.

Le vent de révolte souffle.

Et le vieil Etat des exploiteurs tremble à sa base comme une maison pourrie. Il chancelle, il va s'écrouler.

Les plus traditionnels, comme les plus ingénieux des politiciens n'y peuvent rien pour le consolider : socialiste, radical, libéral ou dictatorial, sous tous les ripolins des multiples enseignes, l'Etat conserve, aux yeux du consommateur comme du producteur, sa sale gueule de châtreur d'énergies, d'éteigneur de souffles, de râfleur de sous, de marchand d'impôts et de distributeur d'amendes, d'octroyeur de jours de prison...

Doumer-Briand, après Herriot-Painlevé peuvent y passer. Bokanowsky-Tardieu peuvent leur succéder ou Blum-Boncour, — ou tous autres. Ils ne sont et ne seront jamais tous que d'impuissants et bavards gardiens de ruines.

Le vent souffle en tempête des régions de la révolte sur leur château historique, qui nous coûte diablement cher à entretenir. Ça craque, ça craque... S'ils ne veulent pas périr écrabouillés sous l'effondrement, qu'ils se sauvent et qu'ils se garent. C'est l'unique grâce que nous leur souhaitons.

⁂

Il soufflait en coups de trique... et de chaussettes à clous, le bon vent de révolte, en ce Premier Mars 1926.

Gars du Bâtiment et de la Terrasse, oubliant querelles syndicales, se retrouvèrent bien unis, autonomes, unitaires et confédérés, pour déserter les chantiers, envahir les rues, charger la police, trouer les barrages, et faire sentir leur volonté prolétarienne d'émancipation, en dépit des leurres politiciens, des menaces de fascisme, et des coups de Jarnac d'un gouvernement complice de leurs exploiteurs.

Là, vraiment, en ce Premier Mars, comme aux Premiers Mai d'antan, le vent de révolte soufflait sur son véritable terrain, transportant, en ses ondes de violence, la semence d'une humanité nouvelle régénérée par le travail libre, frère aîné de l'amour libre.

Oui, je persiste à le croire, en dépit des trahisons et des déceptions et des passagers aveulissements, oui c'est par le regroupement d'action des forces ouvrières, c'set par la conjuration des producteurs que nous pourrons vraiment sortir de ce cercle d'enfer de l'oppression et de l'exploitation.

Seuls, les travailleurs peuvent nous libérer de l'Etat-Vampire, nous guérir de l'Argent, nous permettre de respirer au rythme de solides poumons sociaux pour lesquels production et consommation seraient l'inspiration et l'expiration d'une même faculté respiratoire.

Hors du travail et de ses organisations, il n'y a pas de salut pour les individus qui veulent se dégager de l'étreinte des marlous de la politique et du capitalisme, seuls responsables du gâchis financier et économique dont nous sommes en train de crever.

Car le travail est la seul force humaine qui mette la matière au service de la vie, qui rende la nature utile, bonne et belle pour l'être humain. C'est le travail qui donne de la valeur aux objets. Tout le reste (capitalisation, étatisation) ne sait que dévaloriser, déprécier, gaspiller...

Seuls les travailleurs peuvent rendre au monde sa capacité de bonheur. Par leur libre puissance et leur harmonieuse organisation, ils peuvent muer cette terre de privations et de restrictions en un séjour de naturelles jouissances.

Vent de révolte du Premier Mars, tu es l'annonciateur des bonnes tempêtes qui doivent régénérer cette humanité d'esclaves...

⁂

Mais ne négligeons pas d'autres souffles, — moins purs, sans doute — mais peut-être plus immédiatement dangereux pour la sécurité du Monstre-Etat.

Le vent de révolte traverse d'autres milieux que ceux du travail. Il se fait sentir jusque dans l'activité des voleurs et des commerçants.

Sans doute, tout commerce est un vol et tout vol risque fort de devenir un commerce. Sans doute, nous ne pouvons, amis de la naturelle production, nous faire les apologistes de ces deux formes artificielles et parasitaires de l'activité humaine.

Et cependant, il est, dans l'état social actuel, un tel bouleversement des valeurs et des rôles, un tel chaos dans l'ordre économique, que nous ne pouvons reprocher aux individus les moyens qu'ils emploient pour subsister — à l'unique condition que ces moyens ne servent pas directement l'Etat et que les individus qui les emploient ne se fassent pas les organisateurs ou les serviteurs passifs de la machine gouvernementale, les souteneurs du Monstre-Etat.

Toute notre inimitié et notre combativité contre les gros industriels et les gros commerçants, puissants capitalistes, qui trouvent dans l'Etat l'instrument régulateur de leur force d'exploitation.

Toute notre hostilité et notre insurrection contre les voleurs officiels de la Banque et de la Bourse qui pillent les travailleurs avec la complicité des valets de politique qu'ils maintiennent au pouvoir pour leur salut et pour notre perdition.

Mais ne nous sentons-nous pas quelque sympathie et comme en complicité avec ces petits artisans et ces petits commerçants qui ne sont, en somme, que des ouvriers à leur compte ou des gérants exploités au compte de grosses maisons — et qui, accablés de charges par l'Etat, dévorés d'impôts, n'arrivent pas, au bout du compte, et de leurs pénibles comptes, à toucher des bénéfices guère plus avantageux que des salaires ouvriers ?

Et quand le vent de révolte souffle dans leurs boutiques, comme en ce 3 mars 1926, leur faisant vider devantures et baisser rideaux pour protester contre l'iniquité fiscale, nous sommes avec ces insurgés dans leur rébellion contre l'Etat porteur de l'impitoyable et stupide croc à finances.

Et, de même, ne peut-on se réjouir à la lecture du *pacifique* exploit des bandits qui dévalisèrent si parfaitement le rapide Paris-Belfort ?

Ici, nul sang versé, aucune contrainte sur l'individu, aucune meurtrissure. Et les sentimentaux ne peuvent crier à l'horreur comme pour l'attaque à main armée d'un garçon de recettes.

La seule victime : une de ces Compagnies de chemins de fer dont les actionnaires oisifs et richissimes portent leur grosse part de responsabilité de la vie chère par les incessantes augmentations du tarif des transports. Deux cent mille francs repris à des voleurs officiels, à des voleurs d'Etat par de besogneux voleurs de grands chemins, par des prolétaires qui en ont « marre » de pâtir quotidiennement...

Acte de rébellion ; geste révolutionnaire.

Là aussi, c'est le vent de révolte qui souffle. Tant mieux !

De toutes parts, je vous le dis, ça bouge, ça se soulève, ça craque... Gare à l'éboulement !

Les gardiens de ruines n'ont plus qu'à se sauver.

**André COLOMER.**

## L'affaire Philippe Daudet

## Deux faits nouveaux

Nous n'aurons pas ici la naïveté de nous indigner du rejet du pourvoi en cassation de l'arrêt de la Cour d'assises de la Seine. Comment la haute magistrature de l'Etat pourrait-elle ne pas couvrir les crimes de la police d'Etat ? Tout se tient dans le régime — depuis le dernier des Le Flaoutter jusqu'aux juriconsultes les plus éminentsde la République. Que l'on découvre l'infamie du plus infime des mouchards et c'est tout le système politico-judiciaire de la société qui se déshonore.

Car l'assassinat de Philippe Daudet est d'ordre politique. Il est le crime commun de tous les tenants et aboutissants du pouvoir actuel. C'est un crime d'Etat.

Les magistrats de la Cour de Cassation l'ont bien compris, qui ont voulu, par le rejet du pourvoi, rendre définitif l'arrêt du 14 novembre, se figurant ainsi laver la police et l'Etat français de la criante tâche de sang.

Mais tout est en vain. Malgré tout, la vérité est en marche.

Deux faits nouveaux surgissent, qui motivent une requête en revision formée par Léon Daudet et Delest.

Ces deux faits sont d'importance :

Un témoin passant sur le boulevard Beaumarchais, se dirigeant vers la Bastille, a aperçu, à la hauteur de la rue du Chemin-Vert, au jour et à l'heure du crime un jeune homme blessé soutenu par deux hommes qui le conduisaient vers un taxi.

Un autre témoin, plus tard, a vu, place de la République, dans un taxi, un blessé soutenu, épaulé par un autre homme.

Comme M. Pierre Bertrand, nous disons : « les faits, s'ils sont exacts, devraient certainement déterminer la revision du procès ».

Dans l'*Action Française* du 2 mars, Léon Daudet affirme que « les pièces jointes, qui accompagnent sa requête, ne permettent aucune espèce de doute sur l'authenticité, ni sur l'importance de ces témoignages ».

Les policiers assassins vont-ils être pris la main dans le sang ?

**SI CE JOURNAL VOUS PLAIT !**
**SI SON CLUB VOUS INTERESSE !**
**SOUTENEZ-LE EN PARTICIPANT A LA SOUSCRIPTION :**
**« POUR QUE VIVE « L'INSURGE ».**

## *AU CLUB DES "INSURGES"*

## L'Amour libre

Ce fut une belle réunion et une belle soirée. Le sujet de la conférence avait attiré plus d'auditeurs que jamais, et les controverses animées se seraient bien prolongées toute la nuit si l'on avait pu disposer de la salle.

Armand ouvrit le bal (pardon, exposa sa conception individualiste anarchiste de l'amour libre).

Tout de suite il conquit les auditeurs.

Il faut reconnaître que leur attention cordiale fut obtenue tout naturellement sans la moindre contrainte, par la simplicité, la bonhomie, et la dialectique parfaitement claire du conférencier.

S'aidant un peu d'érudition, mais sans pédantisme, il renouvela pour nous la substance des articles qu'il publia dans l' « En-Dehors » et l' « Insurgé », sous le titre « Sexualisme révolutionnaire ». D'une voix agréable (ah ! séducteur), il initia les profanes aux agréments de cette camaraderie amoureuse dont il est l'apôtre inlassable et s'il ne convertit pas absolument tous ses auditeurs, du moins ceux-ci ne lui ménagèrent-ils pas leur sympathie. Aussi, n'était-ce pas mince besogne que de s'attaquer à tel champion. Il y fallait de la conviction du talent de l'éloquence.

Et l'on entendit Roger Dévigne, qui se révéla orateur chaleureux, généreux, persuasif. A la conception « sexologique » d'Armand, il opposa la valeur « sentimentale » de l'amour qui n'est pas seulement le génie de l'espèce, l'instinct animal, qu'il ne méprise pas d'ailleurs — mais aussi, mais en plus, l'amitié véritable, profonde, libre naturellement, car le qualificatif libre ajouté au substantif amour lui apparaît comme une répétition, un pléonasme (peut-on vraiment contraindre l'amour ?)

Situant cet amour sur un plan moral, il le montra impossible sans la confiance réciproque entre homme et femme, l'attachement progressif et, conséquence inévitable, la souffrance de l'un des deux, si l'autre, rompant brutalement l'union, s'échappe vers d'autres amours. Et, nous dit Dévigne, n'y a-t-il pas, de la part de celui qui s'en va, sans égard pour la souffrance qu'il cause, une véritable lâcheté.

S'il y a lâcheté à se laisser aller à tel caprice égoïste qui n'offre qu'un plaisir fugace et détruit un bonheur durable ? C'est là une question de choix, de dosage, peut-être. Et selon la conception de l'amour unique, en effet, l'expérience enseigne à beaucoup qu'il faut savoir choisir. L'amour-amitié est altruiste, il n'est pas absolument libre. Contrat moral entre deux êtres, il les oblige l'un et l'autre à renoncer parfois au désir d'aventure pour s'éviter mutuellement la souffrance.

Ainsi la thèse plurale apparait-elle assez libérable aux individus, dispensatrice de joies que ne trouble nulle souffrance, puisque la variété incessante de la camaraderie amoureuse s'oppose à tout attachement passionnel et sentimental, à toute habitude d'où naît la jalousie. (Cette judicieuse notation est de Guillaume Appollinaire).

Sans doute, mais quand Armand trouve « incomplets », indigents, les partisans de l'unicité en amour, il ne juge l'amour qu'en étendue, en surface, et non en profondeur, en intensité. Croit-il vraiment si pauvres d'amour deux êtres liés de chair et d'esprit, passionnément, mais aussi, tendrement, amicalement. Croit-il qu'un tel amour n'est pas plus riche que les échanges de fantaisies et les contacts d'épidermes, si répétés soient-ils ? Il y a là la quantité opposée à la qualité. Que cette conception plurale soit plus sociale, peut-être. Mais individualiste, c'est toujours selon les individus.

⁂

Après l'attachante controverse E. Armand-Roger Dévigne, la salle était « au point », des orateurs surgirent. La camarade Michka, ayant revendiqué pour la femme la liberté amoureuse, d'autres camarades femmes (camarades ou citoyennes ou dames, à leur gré) montèrent à la tribune et ce fut une agréable variété de conceptions personnelles.

Un orateur protestant intervint brièvement, mais vigoureusement, et d'une voix puissante, pour opposer à l'amour passion l'amour qui comporte le sacrifice, l'amour anti-égoïste, seul véritable selon lui. Une « oratrice » proclama le droit à la maternité, but de la nature et vrai rôle de la femme (on n'a jamais nié ce droit), mais une autre s'éleva non moins vigoureusement contre l'obligation pour la femme d'enfanter sans cesse, et nous ne pourrons vraiment pas lui donner tort.

Reprenant à peu près la thèse du droit à la maternité, un nouvel orateur féminin vint ajouter des considérations physiologiques démontrant la frigidité sensuelle de nombre de femmes (beaucoup plus qu'on ne croit, dit-elle), ce qu'un orateur homme soutenait avec vivacité. Cette déclaration fit bondir à la tribune la citoyenne Henriette Sauret, qui affirma n'avoir pas encore rencontré de femme frigide, que c'était bien là un vieil argument de despotes masculins et qu'il fallait en finir aussi avec la maternité inéluctable, obligatoire.

## CLUB DES INSURGÉS

***Mardi 9 Mars à 21 heures***

**SALLE DE L'UTILITÉ SOCIALE**

**Métro : CORVISART - 94, Boul^d Auguste-Blanqui - Métro : GLACIÈRE**

**Grand débat contradictoire sur :**

## Qu'y a-t-il après la Mort ?

**Orateurs** dont nous avons pressenti le concours :

**Le Docteur H. JAWORSKI** — **Le Professeur Charles RICHET**
**L'Abbé VIOLLET** — **Le Pasteur LORRIAUX**
**M. WIETRICH** — **Gérard de LACAZE-DUTHIERS**

La contradiction courtoise est sollicitée du public - Participation aux frais : **2** fr.

D'autres orateurs étaient inscrits, mais le temps s'enfuyait inexorablement, et Victorin Truchet, président énergique, dut non moins inexorablement limiter la durée des interventions.

Colomer lui-même ne dit que quelques mots pour engager les auditeurs au calme et annoncer la conférence suivante (mardi 2 mars) pour laquelle plusieurs orateurs féminins s'étaient fait inscrire.

Puis l'on se sépara, des discussions nous attardant par groupes jusque sur le boulevard, à l'air doux de la nuit, et je me surpris à soliloquer, me disant :

« Voyons, l'amour est-il ou n'est-il pas libre ? » Cruelle énigme, eût dit M. Paul Bourget, cruelle énigme !

*ELDEE.*

## Un grand évolué

# Le Docteur Jaworski

Le docteur Jaworski est une figure populaire chez les affranchis. Il a su se libérer des chaînes conventionnelles qui éloignent les savants de toutes manifestations sociales. Et il n'est pas rare, malgré son renom qui s'étend par le monde de le voir prendre la parole dans une assemblée populaire, exposant avec un irréfutable bon sens et un réalisme un peu cru, ses opinions sur la société présente et la cité future.

Ce grand évolué a formulé une philosophie nouvelle : *La philosophie vérifiable*, dans plusieurs livres d'une profonde érudition : *l'Intériorisation, l'Arbre biologique, la Période géologique, l'Humanité, sa croissance, les étapes de l'Histoire* (Maloine, éditeur).

La philosophie vérifiable, mieux encore que le positivisme qui exagère sa faiblesse et rétrécit par trop son champ d'études, satisfait nos cerveaux adultes. La Philosophie nouvelle, basée sur la vérification des faits ,établit des lois et les applique dans les domaines réservés jusqu'ici à la dialectique pure. Et, fait unique, cette philosophie, et je prends le terme dans son sens exact, cette philosophie est *applicable*. Avec des recherches de laboratoires et des études plus approfondies en psychologie, elle arrivera sans doute, dans l'avenir, à se réduire en serums, vaccins, cures électriques, etc.. etc...

Jusqu'ici, trois découvertes médicales : la Reflexothérapie, si connue actuellement, le serum aviaire, pour les poumons, et la Régénération de l'organisme humain par des injections de sang jeune, sont une *confirmation émouvante des conceptions* du docteur Jaworski. Ces applications sont appréciables si l'on songe que, jusqu'à présent, les spéculations philosophiques n'ont jamais guéri, même un rhume de cerveau. On m'objectera que ce n'est pas l'affaire d'un philosophe. Et pourquoi pas ? Une amélioration des conditions humaines n'est pas incompatibles avec les satisfactions de l'Intellect.

Il ne m'est pas possible de parler dans cet article des idées originales du docteur Jaworski, je renvoie le lecteur à une modeste étude parue dernièrement (1).

Quelques lignes simplement sur le Plan social : l'humanité est, pour l'auteur, un Tout, dont les parties dépendent strictement les unes des autres, un Tout dont l'histoire, depuis le commencement jusqu'à nos jours, se présente comme celle d'un seul être.

On objectera les différences de races, la multitude des peuples qui ne se sont jamais connus et qui ont vécu à des époques différentes. — « Apparence ! » répond le docteur Jaworski.

L'histoire humaine est une croissance. En d'autres termes, ce que l'on nomme évolution est une série de transformations analogues à celles que subit l'individu après sa naissance.

La vie de l'homme est une récapitulation abrégée des grandes étapes de l'histoire. Par exemple, l'antiquité correspond à l'enfance, spécialement la période gréco-romaine à celle de 7 à 12 ans de la vie individuelle.

Toutes les caractéristiques de cet âge : cruauté, mensonge, esprit batailleur, se retrouvent, amplifiées, dans l'histoire ancienne. Le Moyen- âge correspond à la crise de puberté chez l'individu, et l'étape actuelle universitaire à la dix-septième année de l'individu.

Nous sommes un monde d'étudiants.

Et si l'Humanité a dix-sept ans, c'est l'espoir pour nous, dans quelques siècles, d'être pleinement réalisés.

**M. NICOLAY.**

(1) La philosophie Jaworskienne et les grands problèmes humains — M. Nicolay. Librairie du Travail.

## Comitato Nazionale Anarchico

**Pro Vittime Politiche d'Italia**

Mercredi, 17 mars, à 20 h. 30, salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

*Grand Meeting*

*de protestation contre le fascisme et l'attitude du gouvernement contre les réfugiés italiens.*

Orateurs :

Antonio Coen, avocat ; Besnard, syndicat autonome ; Chazoff, de l'U. A. ; Colomer, de *l'Insurgé* ; Georges Pioch, homme de lettres ; Pommier, du Comité de défense sociale ; E. Lafont, avocat ; Suzanne Lévy, avocat ; Henry Torrès, avocat ; un camarade italien.

## POUR DIEUDONNÉ

# Victor Méric et Louis Roubaud répondent à notre appel

*Notre appel a été entendu. L'*Insurgé *n'aura pas vainement protesté contre la dérisoire grâce qui maintient Dieudonné au bagne pour de longues années encore.*

*Nous reproduisons ici, avec plaisir, les articles de* Paris-Soir *et du* Quotidien *dans lesquels Victor Méric et Louis Roubaud joignent leurs voix à la nôtre pour exiger la libération immédiate de l'innocent forçat.*

Est-ce la suite de notre campagne et de l'intervention de la Ligue des Droits de l'Homme ? Nous apprenons qu'une mesure vient d'être prise au sujet de l'innocent Dieudonné, dont on a pu lire, ici même, les « Souvenirs ».

Sa peine a été réduite à dix ans.

Lors du procès des bandit tragiques, Dieudonné, condamné à mort et gracié par M. Poincaré avait vu sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Plus tard, cette peine se transforma en celle de vingt ans.

Aujourd'hui, elle se réduit à dix ans. Et il y a près de treize ans que Dieudonné est au bagne.

Alors, pensera-t-on, l'innocent va revenir. Sa peine est terminée, et il a même fait du rabiot. Vous n'y êtes pas. Le malheureux devra demeurer en Guyane autant d'années qu'il en a subies comme forçat. C'est la loi. Il lui reste donc encore sept années à accomplir là-bas.

Libre, direz-vous. Oui, libre de crever de faim, s'il n'a pas les moyens de trouver un petit emploi, de s'établir quelque part, dans un coin, pour y travailler. Car il faut savoir que les trois quarts des condamnés ainsi libérés, acculés à la misère et au crime, ne tardent pas à rejoindre leurs cases de forçats.

Cette mesure est singulièrement dérisoire.

Nous espérons que la Ligue des Droits de l'Homme saura le faire observer à qui de droit. Ce que nous réclamons pour Dieudonné, forçat innocent, c'est la libération immédiate, et non pas un simulacre de mesure gracieuse qui ne change pas sensiblement son sort. — V. M.

***

Une grâce vient d'être accordée à Eugène Dieudonné, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Sa peine a été remise à dix ans.

Comme il est au bagne depuis 1913, on pourrait supposer qu'il va pouvoir rentrer en France tout de suite.

Il ne faut pas l'entendre ainsi.

A partir d'aujourd'hui, Eugène Dieudonné qui a accompli treize ans de peine devra encore en payer dix à la société.

En 1936, on lui dira :

— Vous êtes libre !... Vous êtes libre, sous certaines conditions de contrôles ,de vous promener dans un rayon délimité autour de Saint-Laurent. Vous avez le droit strict de vous procurer du travail si vous en trouvez ou de mourir de faim si l'on ne veut pas de vos vieux bras, mais vous ne reviendrez jamais en France. Vous ne reverrez jamais votre femme, votre fils et vos amis.

C'est ainsi qu'Eugène Dieudonné vient d'être gracié.

On connaît son histoire :

« La « bande à Bonnot » lançait ses autos grises dans les rues de Paris, sur les routes de la banlieue. En plein jour, les « bandits tragiques » dévalisaient un garçon de recettes, pillaient une banque, tuaient.

C'étaient des « anarchistes-loups ».

Il existait aussi en ce temps-là, il existe encore aujourd'hui, des anarchistes-agneaux. Ceux-là, pour protester contre l'injustice sociale n'assassinent ni ne volent. Ils travaillent de leur métier ou de leur profession comme des ouvriers ou des bourgeois.

Dieudonné était un artisan, il ne s'était jamais mis en révolte armée contre les lois. Sur son livret de forçat, j'ai lu cette mention rare : « *Pas de condamnation antérieure. Vivait de son travail* ».

Cet agneau s'est commis avec les loups — il les a rencontrés au pied de la tribune de Mme Séverine — et il leur a rendu quelques services : celui de les cacher, eux ou leurs voitures, celui de ne pas les livrer à la police...

Mais le jury l'a condamné pour une tentative de meurtre.

Gaby, la victime, a cru reconnaître en lui son agresseur ; il s'était trompé une première fois en désignant un autre anarchiste.

Le véritable assassin, Garnier, a écrit aux juges : « C'est moi ! »

Le premier complice, Bonnot, a déclaré: « J'étais avec Garnier et Callemin. Dieudonné ne nous accompagnait pas ».

Enfin, Callemin, deuxième complice, s'est levé au banc des accusés et a déclaré: Dieudonné n'était pas, ne pouvait pas être avec nous, il est innocent ».

Au bagne, au milieu de ses frères criminels, Dieudonné a su rester un honnête homme.

Le commandant supérieur des îles, M. Michel, me reprochait d'être trop sensible aux souffrances des réprouvés, mais il ajoutait :

— Demandez-moi plutôt la grâce de Dieudonné. Celui-là, j'en réponds !

M. Chanel, le gouverneur de la Guyane a écrit au fils du forçat :

— Je ferai de mon mieux pour que votre père vous soit rendu et qu'il retrouve dans la société une place *dont il est digne*.

Tous ceux qui m'ont parlé de lui ne revisent pas son procès, ne se préoccupent pas des circonstances extraordinaires de sa condamnation. Ils jugent l'homme.. Ils le voient vivre depuis treize ans au-dessus de son malheur et ils se sont pris à l'estimer.

Il est impossible que M. le ministre de la Justice ne regarde pas lui aussi, par-dessus les dossiers de la commission des grâces.

M. René Renoult, vous aviez promis de ne plus envoyer de condamnés en Guyane; et la *Loire* est repartie avec un chargement d'hommes. Elle revient toujours à vide. Ne pourrait-elle cette fois ramener Dieudonné ?

**Louis ROUBAUD.**

## Libres propos

*C'est Alphonse Daudet qui fait dire à l'un de ses personnages dans « Fromont Jeune et Risler aîné », la phrase suivante devant l'encombrement d'une gare de banlieue parisienne. « Hein ? Si une chose comme ça se passait en Amérique ! »*

*Nous sommes, un peu comme M. Chèbe nous avons tendance à vanter les libertés dont jouissent nos voisins d'outre-atlantique et on dirait à entendre les réflexions de certains, que là-bas, c'est le paradis et que tout marche à souhait.*

*Or, l'Amérique, avec sa prohibition et ses procès ridicules devient .depuis quelque temps le sujet d'ironie du monde entier.*

*..Je passerai sous silence le procès intenté au professeur Scopes pour avoir enseigné à ses élèves les théories de l'évolution qui fournit aux revuistes un grand nombre de scènes pour nos music-halls; le 29 janvier dernier, M. Anthony Bimba fut poursuivi pour avoir déclaré dans un discours public qu'il ne croyait pas en Dieu ; l'Etat de Mississipi vient de voter une loi interdisant l'enseignement du principe de l'Evolution dans les écoles avec amendes et prison aux contrevenants.*

*La comtesse Karolyi, épouse du premier président de la République Hongroise s'est vue refusé ses passeports sous la grotesque accusation de « Bolchevisme ». Le gouvernement américain ayant épousé en la circonstance la haine du ministre Horthy, enfin, il n'est pas jusqu'à la comtesse Cathecart, à qui l'on a refusée l'entrée des Etats-Unis parce qu'elle est simplement divorcée, alors que des milliers de divorcés habitent l'Amérique.*

*Que devient dans ces affaires grotesques la liberté individuelle ? Elle est simplement supprimée et cela devrait nous faire revenir sur une opinion courante en France, qu'en Amérique, tout est permis aux individus, car c'est le contraire qui a lieu. La liberté éclairant le monde orne le port de New-York, mais la liberté n'existe pas en Amérique.*

*SPARTACUS.*

## Pornographie

### et Education sexuelle

Deux ou trois petites erreurs se sont glissées dans mon article du dernier numéro :

C'est ainsi que vers la fin de la première colonne il faut rétablir ainsi le texte « Une famille, un groupe où le nudisme est de pratique courante, où l'on a coutume de parler aussi librement des gestes sexuels que des gestes d'assimilation et de désassimilation, d'aspiration et d'expiration, un tel groupe ignorera la perversité et la pornographie ».

Dans la deuxième colonne, premier paragraphe :

« De l'absence d'éducation sexuelle ou éducation sexuelle timorée et tronquée ».

*E. ARMAND...*

L'illégalisme et l'Anarchie au procahin numéro.

## Œuvre du pain anarchiste

Voilà une œuvre qui fera sourire quelques camarades parce qu'elle ne répond pas à l'idée qu'il se font de l'anarchie, mais de pauvres diables ne la « sauteront » pas et ceci compensera cela.

D'abord, ce qui m'a poussé à monter une telle œuvre, c'est la force que prennent dans les cerveaux les théories religieuses appuyées qu'elles sont par de multiples œuvres de bienfaisance, l'intérêt personnel est malheureusement encore le plus grand mobile qui fait agir les individus et tel passant qui n'aurait accordé qu'un furtif coup d'œil à une brochure, lira la maxime qui décore le verso du bon et cela, pendant les minutes qui lui seront nécessaires avant d'arriver à la boulangerie. Mais des écueils étaient à éviter dans la création d'une telle œuvre, d'abord, ne pas copier ce que font les prêtres, c'est-à-dire mendier de l'argent aux copains et à différentes personnalités, pleurnicher au nom des pauvres de ce monde et se tailler avec la générosité des autres,une petite popularité. Non, verser pour commencer une mensualité prise sur son travail et la renouveler; de plus,y ajouter le bénéfice — léger, il est vrai — qui peut provenir de la vente de brochures que l'on aura vendues aux réunions syndicales ou prolétariennes ou même dans les rues, à ce sujet, je pense que des copains voudront bien m'aider dans cette tâche, qui fera, d'une pierre deux coups, répandre dans le public par la brochure bon marché les idées libertaires et venir en aide aux malheureux. Cette œuvre aura également une certaine influence pour détruire dans le public la légende qui tend à nous représenter comme de malhonnêtes gens ne cherchant que le chambardement général et incapable de bons sentiments. Depuis la période héroïque de 1892 à 1894, et l'aventure des bandits tragiques, ainsi que devant le grand nombre de condamnés de droit commun qui se réclament de l'anarchie on a tendance à imputer aux anarchistes des mœurs inavouables et j'espère bien contribuer avec l'œuvre du pain anarchiste, à détruire cette légende.

Il y a également un autre reproche que l'on nous fait assez souvent, surtout aux individualités. Vous êtes, nous dit-on, de beaux phraseurs, incapables de participer à une action sociale quelconque et pourvu que, confortablement installé dans un bistro, vous puissiez discuter interminablement lequel a raison de Max Stirner ou de Bakounine ,vous croyez avoir sauvé le genre humain. Eh bien ! nous disons à nos contradicteurs, nous allons nous attaquer aujourd'hui à une œuvre et nous pensons la mener à bien, non que nous nous fassions des illusions au point de croire que demain, nous pourrons distribuer du pain à tous ceux qui en manquent, non, mais quelle est l'œuvre humaine qui pourrait se flatter d'être parfaite ?

Est-ce une nouveauté que de vouloir distribuer du pain ? Nullement. Vers 1896, Victor Baunnaud lança l'idée du pain gratuit et ouvrit une vaste enquête à ce sujet, à laquelle répondirent différentes personnalités politiques ou journalistiques telles que : Elisée Reclus, l'abbé Lemire, Yves Guyot, Emile Zola, G. Clémenceau, Anatole Leroy-Beaulieu, Millerand, Jean Grave, Kropotkine, etc..

La réponse typique est celle de Millerand, à cette époque député de la Seine, il s'enthousiasma pour l'idée du pain gratuit, et proclama la nécessité du pain pour tous ,le pense-t-il encore aujourd'hui ?

Kropotkine, Elisée Reclus et Jean Grave ne croyait pas l'idée réalisable, alors que Henri Rochefort au contraire écrivait dans l'*Intransigeant* de juillet 1895 : « l'adoption du pain gratuit par le Parlement serait le signal de la plus formidable révolution qui ait jamais bouleversé de fond en comble une société aussi foncièrement pourrie — déjà — que la nôtre. Avec sa miche sous un bras, une ligne de pêche sous l'autre, tout ouvrier serait maître de ses 3 repas par jour ». Mais, je me suis un peu trop écarté de l'œuvre avec l'idée du pain gratuit. Je n'ai plus pour terminer qu'a dire à Sébastien Faure que je me suis permis de faire imprimer au verso de mes bons la phrase qui sert d'exergue à l'encyclopédie anarchiste et qui résume en peu de mots l'idéal anarchiste :

*Ni Dieux, ni maîtres*

Vous tous, qui êtes courbés sous le joug de l'Etat du capital et des églises, sachez que :

Le salut est en vous ;

Tout en vous ;

Rien qu'en vous.

Que donnera comme résultats l'œuvre du pain anarchiste ?

On ne peut prévoir, puisque le succès en cela, comme dans tout, dépend de la volonté et de l'énergie que nous apporterons à l'œuvre entreprise.

**René GHISLAIN.**

### AVIS TRES IMPORTANT

**Nos collaborateurs et correspondants sont prévenus, une fois de plus, que leur copie doit nous parvenir, au plus tard, le mardi, à midi, pour pouvoir être inséré dans le numéro de la semaine.**

## Sexualité rationnelle

**Par la Doctoresse PELLETIER**

La question sexuelle est celle qui compte le plus de préjugés.

Ces préjugés, reste du passé, ne sont pas tous absurdes.

Les restrictions apportées à l'instinct ont eu pour effet de soustraire les enfants des deux sexes à la frénésie des mâles.

On sait que l'homme demi-civilisé et trop souvent aussi l'homme qui se croit civilisé n'est pas arrêté par l'adolescence et même par l'enfance.

Mais le but le plus clair des morales sexuelles que le passé nous a transmises est de mettre la femme, esclave et passive, entre les mains de l'homme.

On a donc fait de la sexualité quelque chose de honteux à la fois et d'agréable, loin de la diminuer les préjugés l'ont augmentée en lui donnant les attraits du mystère et du fruit défendu.

Vu à la lumière de la seule raison l'acte sexuel apparaît comme la satisfaction d'un instinct qui n'est ni honorable, ni déshonorant, ni beau, ni laid, mais simplement physiologique.

On peut l'envisager en toute simplicité comme on envisage le fait de manger, de boire et de dormir, on peut en parler sans honte.

Par réaction contre les idées reçues il en est qui le magnifient. Ils ont tort à mon avis; car il n'a pas plus de grandeur que les autres actes physiologiques et lorsqu'on le dépouille de la littérature qui s'applique à l'embellir; il apparaît comme une chose assez malpropre ; ayant cela de commun avec d'autres fonctions qui quoique sales n'en sont pas moins nécessaires.

L'acte sexuel n'étant qu'un acte physiologique, l'importance énorme qu'on lui a donnée est arbitraire. Il n'est pas vrai qu'il met la personnalité d'un individu dans la dépendance d'un autre. L'expression « se donner » lorsqu'on décide de faire lit commun est abusive. On ne se donne pas plus qu'on ne le fait en déjeunant ensemble. Car si après s'être donné, on veut se reprendre on en a parfaitement le droit.

L'acte sexuel n'engage à rien. Une société supérieure ne connaîtra plus les promesses, fallacieuses le plus souvent, que l'homme fait à la femme dans le but de l'amener à l'acte sexuel. Les femmes iront à l'acte sexuel à peu près aussi facilement que les hommes, lorsqu'on aura détruit les préjugés qui leur en font une honte et un deshonneur.

La jalousie amoureuse qui va jusqu'au meurtre est l'expression d'une mentalité animale.

On y renoncera lorsqu'on aura banni l'idée de **propriété** qui fait que le changement de partenaire sexuel apparaît comme un **vol**. Lorsqu'on aura admis que l'acte d'amour dans l'un comme dans l'autre sexe est sans importance, on repoussera l'idée d'assassiner sa femme parce qu'elle a pris un autre homme ou vice versa.

Je suis d'avis cependant que la morale rationnelle devra apporter quelques restrictions à la sexualité. Il faudra fixer un âge de la nubilité au-dessous duquel l'acte sexuel sera sévèrement interdit. Pratiquée de trop bonne heure l'union amoureuse entraverait le développement physique et intellectuel des enfants.

La liberté sexuelle aura pour but de diminuer la sexualité et non de l'augmenter. Son principal attrait est celui du fruit défendu. Quand on en aura enlevé l'intrigue, la coquetterie, les difficultés de toute nature à vaincre, il apparaîtra comme un plaisir assez rudimentaire.

Si la sexualité est aussi honorable que la nutrition et la respiration, elle n'est pas plus noble que ces deux fonctions. L'amour, comme le sommeil et la nourriture nous est commun avec les animaux. C'est pour cela qu'un homosexuel m'inspire le dégoût que j'ai pour un ivrogne.

Ce qui n'est pas animal c'est la vie cérébrale; c'est elle qui sera l'élément principal de la beauté et de la joie dans une civilisation supérieure.

**Doctoresse PELLETIER.**

Samedi, 6 Mars

**L'EVEIL DES JEUNES LIBERTAIRES**

organise 111, rue du Château, à 20 h. 30

**GRANDE CONFERENCE**

**PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE**

sur

**Les Guérisons Miraculeuses de Lourdes**

par le docteur Pierre VACHET, auteur de *Lourdes et ses Mystères*, et avec la contradiction assurée de l'abbé VIOLET.

Participation aux frais : 1 fr. 50.

# La Mère Thorin

La mère était au lit, paralysée, depuis tantôt trois ans et Thorin le fils et sa femme disaient :

— Elle ne crèvera donc jamais, cette vieille saloperie?

Le fait est qu'elle avait la vie dure, la vieille. N'étaient ses yeux qui brillaient comme des braises ardentes, on l'aurait quasiment prise pour une morte.

Depuis longtemps, ayant perdu l'usage de la parole, elle ne disait plus que : « Heu! Heu! » à la manière des nouveaux-nés.

Ce heu! heu! avait le don d'exaspérer les deux époux, et lorsqu'ils l'entendaient, les Thorin montraient le poing.

⁂

Une fois, la Thorine avait dit à son homme :

— On pourrait peut-être faire venir le médecin. Il paraît que ces gens-là vous envoient d'un seul coup voir ce qui se passe dans le paradis. Et ils ont pour cela des manières de drogues à eux.

Thorin se récria :

— Les médecins! une belle foutaise! Béchu a tâté de ce moyen-là dans les temps, et cette vieille bourrique de médecin lui a encore traîné son père pendant deux longs mois. A trois francs la visite (1), sans compter les médicaments, il y aurait bien de quoi manger la maison, le champ et tout le saint Frusquin.

— La Thorine proposa :

— Si on mettait le feu à sa paillasse, et qu'on s'en aille travailler au champ comme à l'habitude.

Les Thorin n'étaient point assurés contre le feu, et en grillant la carcasse de la vieille, ils risquaient, sans profit, d'incendier leur maison qui était couverte en chaume.

On tâcha de laisser la mère crever de faim. Au bout de huit jours, elle vivait encore, et ses yeux devenaient si brillants, que c'était à faire peur.

Les Thorin durent aussi abandonner ce moyen, à cause des religieuses du couvent qui se mêlèrent de ce qui ne les regardait pas, et apportèrent de temps à autre à la vieille de la nourriture que, par mesure de précaution, elles lui faisaient absorber elles-mêmes.

⁂

Thorin dit :

— Il faut l'étrangler!

Ils vinrent, tous deux, les mains lâches, devant le lit. Thorin avança ses pattes. Mais la vieille lui planta ses yeux dans les siens d'une telle manière, que les cheveux s'en dressèrent sur la tête du fils.

— Thorin laissa retomber ses mains, et il dit :

— Je ne pourrai jamais faire ça comme ça. Elle me regarde trop, il faudrait lui mettre un sac sur la gueule.

La Thorine poussa son homme par derrière, et la figure mauvaise, elle vociféra :

— Feignant!

Thorin essaya encore. Mais quand ses doigts crochus de paysan âpre au gain touchèrent le cou maigre de la mère, il fit un bond, comme s'il avait rencontré du feu rouge.

L'homme se laissa aller sur un banc, et le corps mou, la tête pendante, il dit :

— Je ne pourrai jamais...

La Thorine cria : « Feignant ! » et elle y alla, elle.

Elle serra tant qu'elle put. La vieille à qui cette fichue affaire déplaisait fort, fit la grimace, tira la langue, et retrouva de la voix pour pousser un hurlement.

La Thorine eut peur, elle aussi, et lâcha la mère. Toute tremblante, elle vint sur le banc près de son mâle, et ensemble, ils se tournèrent vers le mur, pour ne plus voir les yeux de braise de la vieille qui les brûlaient.

Au soir, ils étaient encore là, n'osant pas faire un mouvement, comme s'ils avaient tué la mère pour de bon, et eussent eu peur de son cadavre.

Enfin, Thorin se décida tout de même à se bouger, et la voix rauque il dit :

— Il faut en finir : ça coûtera ce que ça coûtera : va chercher le médecin.

**Brutus MERCEREAU.**

# Tous psychopathes

Autrement dit : tous fous ! S'il faut en croire le docteur Toulouse qui s'exprime ainsi (*Quotidien* du 23-2-26) :

« ...Or, le million de psychopathes déclarés ne représente qu'une minorité. Il faut y ajouter une foule de toxicomanes, buveurs d'alcools et consommateurs de stupéfiants, dont les troubles — suffisants pour gêner le comportement social — ne les amènent cependant pas au médecin ; les pervertis sexuels et les prostitués des deux sexes, dont les vices sont le résultat d'une infériorité mentale (?), les tarés, *incapables de vivre une vie correcte, vagabonds, déserteurs, réformateurs sub-délirants*, miséreux pathologiques ; *les inadaptables constitutionnels à une profession régulière, parasites, escrocs, maîtres-chanteurs, fraudeurs;. les réfractaires à l'ordre social;* ceux que la psychose a conduits au suicide et qui ne sont pas moins de cent mille par an en Europe ».

Passons les « *toxicomanes, buveurs d'alcools et consommateurs de stupéfiants et même les pervertis sexuels et les prostitués des deux sexes* » encore qu'on pourrait épiloguer sur ces mots. Mais vous entendez, vous qui êtes *incapables de vivre une vie correcte* ; qui êtes *inaptes à une profession régulière* », vous êtes des malades, des fous, des anomaux, des psychopathes ! Mais le vieux rond-de-cuir maniaque et tous les autres déformés professionnels sont des hommes normalement constitués comme il en faut dans une société bien organisée !

Les vagabonds sans domicile, sans argent, sans boulot, sont des anormaux. Mais le flic qui des arrête est normal, lui !

Les déserteurs sont des fous ! Parlez-moi de ceux qui acceptent de tuer ou de se faire tuer, ou qui savent s'embusquer légalement ! Voilà des gens « comme il faut ».

Et les *parasites, les escrocs, les maîtres chanteurs, les fraudeurs*, qu'est-ce qu'ils prennent ! A la bonne heure ! Nos politiciens, banquiers, journalistes ,patrons, etc., ne vont pas en mener large ! Au cabanon! Mais non, il ne s'agit pas d'eux ! Mais de ceux qui n'ont pas réussi...

Et pour finir, *les réformateurs sub-délirants, les réfractaires à l'ordre social*, les anarchistes, les insurgés, quoi ! Eux aussi ne sont que de pauvres fous !

Qu'ils se dépêchent donc de s'adapter, qu'ils se tiennent tranquilles, sans ça, gare, à la douche, et à la camisole de force !

Vraiment, il y aurait de quoi rigoler, si cela n'était pas écrit sérieusement par un type qui, par déformation professionnelle, monomanie, psychopathie, voit des malades partout.

Qu'il se méfie : un de ces jours, il en verra un en se regardant dans la glace !

**Marcel WULLENS.**

# Propos d'un Correcteur

Tous les mots égalent : « mouvement »; tous les termes n'ont qu'un seul sens !... Dans l'Univers, se retrouve partout l'Unité.

Pirate égale correcteur (correcteur typographe), celui-là, comme celui-ci, corrige les déséquilibres.... déséquilibre d'argent, déséquilibre d'harmonie... typographique.

Tous les intellectuels sont des correcteurs, mais de mauvais correcteurs, et leurs gestes d'orientateurs relèvent de ma correction...

J'ai donc changé le titre de cette rubrique, j'ai fait là, œuvre d'intellectuel, d'artiste, j'ai changé la forme, le fond demeure. Il faut assassiner les artistes qui, depuis toujours, ne font que changer la Forme.

⁂

Le métier de correcteur est un métier d'emmerdant! Lorsque dans l'imprimerie de journaux où je travaille, les machines tournent, je me dresse parfois et crie : « halte ! il manque une virgule... »

—Y en a dans les chiottes ! me répondent les imprimeurs-machinistes, que l'arrêt des machines n'enthousiasme pas, car l'absence de cette virgule va leur procurer un pénible travail...

La correction y a qu'ça de vrai, l'en faut! çui qui n'en a pas, on peut toujours lui en filer une !... ch'uis là...

Qui c'est qui fait une sale bougie maintenant ? C'est les collaborateurs de l'Insurge. Y en avait un qu'avait écrit un poème; j'ui ai traduit ça en langage algébrique, c'était beaucoup mieux. Pour donner un sens scientifique à des conneries artistiques, y en a pas un comme mézigue.

C'est Colomer : le directeur du journal, mais c'est moi qui corrige l'*Insurgé*, alors on va rigoler cinq minutes...

Mais ch'suis un bon fieu, et y a qu'à m'envoyer du pèze, j'corrigerai ou j'corrigerai pas, ça dépendra.

Une imprimerie de journaux est un lieu où se rencontrent de drôles de nières : des escrocs, des royalistes, des têtes de cons, des républicains, des foquarts, des anarchistes, on y rencontre même des bonnes bouilles, mais c'est rare !

Tous les gens qui hantent les imprimeries sont toujours mus par un intérêts sordide (la gloire et la notoriété sont des intérêts sordides).

On ne rencontre pas de physiciens dans les imprimeries, il faut d'abord nettoyer celles-ci, les délivrer de la vermine et de la crasse intellectuelle, c'est une besogne possible ,grâce à la machine à épous'ter l'public (mitrailleuse). Lorsque place nette sera faite, les physiciens alors, pourront se servir de machines qui n'ont jamais appartenu et n'appartiennent qu'à eux.

Il ne faut pas laisser la science aux mains des ignorants. Elle appartient aux scientistes, à tous les scientistes, mais rien qu'aux scientistes. — K. X.

## Quelques Vers

# L'APPEL de la MER

*Lourde et sonore et rumorante à l'infini*
*Et chaude des soleils cueillis parmi les mondes,*
*Cette houle est venue, au gré des plages blondes,*
*Cracher son souffle ardent en nos cœurs de bannis.*

*Nous avons attendu, prisonniers de la côte,*
*Cette vague hurlante où criait un appel.*
*Nous savions qu'elle seule, avec ses doigts de sel,*
*Saurait nous rejeter un jour à la mer haute.*

*Nous avons attendu longtemps. Chaque matin*
*Sur le port vieux, pendant qu'on chargeait les navires,*
*Nous marchions d'homme en homme, anxieux de voir rire*
*L'inconnu dans le regard calme des marins.*

*Les sirènes giclaient. Ballots, ancres, cordages,*
*Grues crissantes et débardeurs au pas pesant,*
*Jurons répercutés de treuils en cabestans*
*Et clameur commandant enfin l'appareillage.*

*Près du môle, tandis que s'animaient les mâts,*
*Nous regardions le lent vaisseau franchir la passe*
*Et chaque soir nous revenions la tête basse*
*Nous mêler dans les bars au peuple des calfats.*

*Nous avons attendu longtemps. Sous la lumière*
*De midi. Vers les quais. Un pêcheur étalait*
*Coquillages, oursins, moules et violets.*
*L'algue fraîche noyait le banc des poissonnières.*

*Aux fenêtres, là-bas, claquait du linge. Ici*
*Des filles se targuaient de leur chair accueillante*
*Et les navigateurs, oublieux des tourmentes,*
*Broyaient les corps offerts entre leurs bras durcis.*

*Nous avons attendu longtemps, las mais tenaces,*
*Ainsi que des forçats rêvant d'immensité.*
*Le ciel était si vaste et si rouge l'été*
*Que nous portions l'espoir au fond de nos besaces.*

*Puis un jour, jour pareil aux autres, un beau jour*
*Cette houle est venue, ample, sourde et plus grave.*
*Et voilà que soudain ont glissé les entraves*
*Qui nous faisaient les mains roides et le cœur gourd.*

*Elle est venue ! Ohé ! les gars dont le sang vibre !*
*Ohé ! les gars, les méchants gars aux gestes clairs !*
*Ecoutez, c'est l'appel superbe de la mer.*
*Nous sommes grands, nous sommes beaux, nous sommes libres !*

Georges VIDAL.

# Histoire Vraie

## Une Nuit Mouvementée

Il existait autrefois à Paris un service médical de nuit, librement ouvert à tous les médecins. Dès mon installation, je m'étais empressé de m'y faire inscrire. Pauvre, sans relations, avec, en plus, le malheur d'être femme dans une profession qu'on leur contestait, les visites de nuit constituaient un appoint appréciable à mon maigre budget.

La plupart du temps, on me dérangeait pour peu de chose. De pauvres diables, atteints de rhumes, s'adressaient au service de nuit pour bénéficier de la gratuité des médicaments. Parfois, le cas était tragique ; j'étais en présence d'une agonie devant laquelle je ne pouvais que déplorer mon impuissance.

Je montais, accompagnée d'un agent, les étages des vieilles maisons du quartier Mouffetard et j'avais souvent le spectacle de taudis horribles. Parfois, au contraire, il fallait aller chez des bourgeois dont le médecin ordinaire ne voulait pas se déranger. L'occasion n'était pas meilleure, car je devais subir la mauvaise humeur de gens mécontents parce qu'on leur avait envoyé une femme.

Une nuit, on vint me réveiller pour une jeune fille qui souffrait du ventre; le père, un homme bien mis, d'une cinquantaine d'année, accompagnait l'agent.

L'appartement, très vaste, avait un aspect abandonné. Le père me conduisit à la chambre de la malade et se retira.

J'interrogeais la jeune personne. Elle souffrait, me dit-elle, beaucoup du ventre; cela l'avait prise subitement, elle ne savait pour quelle cause.

Je pratiquais l'examen. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que la jeune fille était dans les dernières douleurs d'un accouchement imminent.

Je révélais à la patiente mon diagnostic. Elle déclara ignorer son état, elle avait un air d'hypocrisie. En quelques minutes, la tête de l'enfant apparût à l'orifice ; je coupai le cordon et appelai le père.

Il ne se doutait de rien. Entrant dans une colère violente, il fit à l'accouchée une scène épouvantable; répétant qu'elle l'avait trahi, déshonoré, qu'il n'aurait pas cru cela d'elle, etc.

Puis reprenant soudain ses esprits, il se tourna vers moi.

« Il faut supprimer cet enfant, fit-il, vous allez m'aider ! »

L'aider !

Je me souvenais de la peine que j'avais eu une fois, lorsqu'il m'avait fallu noyer les petits de ma chatte, je refusai naturellement avec indignation. Ma première idée fut de fuir, mais tout de suite je pensai que cet homme allait tuer l'enfant. La pitié me prit et aussi le sentiment de ma sécurité personnelle. Si on découvrait le crime, l'homme était parfaitement capable de m'en accuser ; il dirait m'avoir donné de l'argent. Il me faudrait prouver mon innocence, ce qui ne serait pas commode.

Toute cette délibération intérieure ne prit pas une seconde ; je saisis un châle qui était sur le lit ; je mis l'enfant dedans et me sauvai.

L'appartement était au premier étage. Je dégringolai l'escalier et demandai le cordon ; la porte s'ouvrit, j'étais dans la rue.

Mon paquet vivant dans les bras, je me dirigeai vers l'hôpital Beaudelocque. Il était quatre heures du matin et il faisait très froid ; le nouveau-né poussait des cris plaintifs.

A Beaudelocque, on réveilla la surveillante, elle refusa l'enfant. Le cas n'était pas régulier ; on ne pouvait accepter un nouveau-né sans la mère. Je me gendarmai, menaçai de laisser l'enfant devant la porte de l'hôpital. On téléphona au poste et, mes renseignements étant reconnus exacts, on voulut bien me débarrasser de mon nouveau-né.

Le père vint me voir le lendemain ; sa fille avait rejoint son enfant à l'hôpital ; il me reprocha ma conduite.

Ma fille doit se marier, expliqua-t-il, et ce n'est pas avec le père de l'enfant ; le

Feuilleton de « L'Insurgé » N° 5.

# La Filière

## ROMAN de MISERE et de HAINE
## PAR K. X.

Le flic s'en va, je ne le reverrai plus, j'en suis certain, vingt fois dans ma vie, cette scène s'est renouvelée, aucune humanité chez les policiers, une cruauté inconsciente, un immense j' m'enfoutisme, pas d'autres soucis, que ceux d'être bien avec leurs chefs, de se faire remarquer de leurs chefs, de se faire bien noter et d'avancer rapidement... ou plus simplement, le souci de conserver leur emploi. Un commissaire, cependant, doit disposer de quelque argent pour ses prisonniers, je n'ai jamais vu qu'on ait donné à manger gratuitement à un homme enfermé dans les cellules d'un poste de police, les commissaires fument beaucoup, certainement, mais ce n'est peut-être pas une excuse...

Ah ! ah ! voilà le panier, on vient me chercher, ce n'est pas trop tôt !

— Allez, en route !

Je prends en passant mon mouchoir contenant les objets m'appartenant, y compris mon bouchon à champagne, lequel me sert parfois à maintenir l'écartement d'une porte provoqué par mon « jâcque » (1), ce qui me permet des pressions de plus en plus rapprochées vers la serrure, je n'emploie pas souvent dans mon métier cette méthode-là, mais parfois j'y suis contraint, plus ça va, plus les serruriers m'emmerdent, si ça continue, chaque serrure ne pourra plus fonctionner sans la main de celui qui l'a construite ; le nombre de gens qui ne peuvent parfois plus rentrer chez eux est incommensurable ; la serrure idéale, c'est la serrure la plus simple, que l'on peut ouvrir avec n'importe quel passe-partout, et pas de serrure du tout, vaudrait encore bien mieux, un simple crochet et deux pitons, un pour le crochet et l'autre en guise de gâche, c'est mon point de vue... qui n'est certainement pas celui de tout le monde...

Je sors du poste, il y a là des gens dont les regards me scrutent le visage... bande de cons ?... ou de chacals.

Merde ! ce n'est pas une automobile ce panier-là, c'est ennuyeux ; les cellules y seraient un peu plus vastes ; ici, mes épaules touchent les parois, droite et gauche, et j'ai un grand nez, c'est un malheur ; à tout instant il heurte la paroi d'en face ; mes genoux disparaissent sous le siège situé dans la célote précédant la mienne, je sais que, sous mon siège aussi, il y a les genoux d'un nière, le panier doit être empli de locataires, j'ai entendu jacter tout à l'heure, en entrant...

Aïe ! un cahot terrible, mon pauv' tarin !... la voiture traverse un trottoir et s'engage sous le porche conduisant à la cour du Dépôt ; le porche franchi, elle s'arrête aussitôt.

La voiture immobile, le garde municipal, notre gardien occasionnel, ouvre une par une les cellules, je descends...

Justement, voilà un panier de femmes, l'une me reconnaît, veut me passer quelques cigarettes, ce qui m'attire un formidable coup de poing dans la gueule, de la part de c't' enculé de garde municipal, jaloux de voir une belle fille s'intéresser à moi ; pauv' garde ! s'il savait que dans le milieu des hors-la-loi, être traitée de femme de flic ou de femme de garde municipal est, pour une femme du milieu une mortelle injure, c'est un coup de poing de plus qu'il m'aurait filé.... Les gardiens de prison, seuls, échappent aux insultes de la Pègre, les hors-la-loi, tout de même, ne descendent pas aussi bas... on n'a pas idée, dans le milieu, qu'une gonzesse, fut-elle la dernière des ordures, puisse être la femme d'un gardien de prison, tout, mais pas ça, tonnerre de Dieu !... Comme clients, ça va, il y a de bons michés dans la police et chez les gardes ; quant à la magistrature, elle n'aime pas beaucoup les femmes, mais ici, je ne peux guère critiquer les tapettes,ce n'est pas mon rayon,j'en ai « serré » quelques-unes dans certaines pissotières, mais, là encore, ç'a été la poisse : pas de pèze ! il ne me restait plus que la ressource de leur voler leurs papiers, ça pouvait toujours servir. Ici, encore, j'ai échoué, le chantage n'a pas réussi, je ne suis pas né sous une bonne étoile...

Je pense à tout cela, et aussi aux gendarmes qui viennent dans mon estime tout de suite après les gardiens de prison, un peu avant le bourreau...

Ils n'en finiront donc pas dans cette nom de dieu de permanence ! ça fait au moins deux plombes que je suis là ? à moins qu'il n'y ait que dix minutes d'écoulées depuis mon entrée !...

Je m'impatiente facilement ; pour me distraire, je regarde : c'est toujours les mêmes gueules et le décor sale, triste, n'a pas changé. Les gueules de policiers ont toutes un air de famille.

Ah ! enfin ! un scribe s'occupe de moi, prend mes noms, qualité, profession, si quelqu'un me recherche, dans Paris, son premier soin sera de venir à la permanence du Dépôt, ou plutôt : de la préfecture de police. La permanence est le plus important des bureaux de renseignements concernant le sort des disparus, exemple : où se trouve X... ; la permanence répond : à Ville-Evrard ! à la Morgue ; en prison, etc... Mais, les policiers de la permanence peuvent aussi répondre : « Nous ne savons pas » ; cela arrive souvent, pour ne pas dire toujours ; les renseignements qu'ils enregistrent, aujourd'hui, auront disparus de leurs registres, demain; les policiers doivent se servir, pour écrire leurs conneries, d'encre sympathique !...

Maintenant, c'est mon entrée au Dépôt, je suis ici chez moi ; en face, le rond-point, le greffe, issant de la muraille semblable à la moitié d'une tour.

(1) Pince-monseigneur de poche.

(A suivre.)

père de l'enfant est un **homme de rien.** Vous comprenez qu'entre l'avenir de ma fille et la vie de cet enfant que je ne veux pas connaître, il n'y a pas à hésiter ; l'enfant doit mourir.

Je lui conseillai de le mettre en nourrice ; il refusa.

« Ces choses-là finissent toujours par se savoir, et puis, cela coûte cher. »

Eh bien, mettez-le à l'Assistance Publique.

Il exprima d'abord beaucoup de dédain, à l'idée de se commettre avec une telle administration ; puis il me demanda la marche **à suivre.**

Je le revis un mois après ; il était triomphant.

« L'enfant est mort à l'hospice des Enfants Assistés, dit-il. Ma fille se marie dans deux mois, je compte sur votre discrétion. Je lui dis que j'étais liée par le secret professionnel.

Par des voisins, j'appris le mariage ; la toilette de la mariée était superbe ; il y avait énormément de fleurs d'oranger.

**Doctoresse Pelletier.**

# UN HOMMAGE

## à Romain Rolland

Le dernier numéro de la revue *Europe*. A l'occasion de son 60e anniversaire Manifestation un peu conventionnelle. Mais que, aimant R. Rolland et suivant attentivement — tantôt enthousiaste, tantôt déçu — *Europe* depuis sa création, j'attendais ce numéro avec un peu d'impatience.

J'aime R. Rolland, non en « Dieu », en « Maître », mais comme je m'imagine qu'il aime être aimé, en homme, sans aveuglement. Tout en reconnaissant sa supériorité et sans outrecuidance. Mais je ne dirai pas qu'il fut le seul en 1914 à rester fidèle. Le seul grand écrivain, peut-être. Mais il y eut les obscurs, connus ou non, et au moins aussi héroïques.

J'ai relu dernièrement « Au-dessus de la Mêlée », un vieil exemplaire trouvé dans notre grange après un passage de soldats, tout sale, sans couverture et auquel il manque des pages. Il y a là maintes traces d'un patriotisme « noble » certes, courageux pour l'époque, mais que nous trouvons maintenant trop réel... Même si l'on admet qu'il voila ainsi sa pensée pour pouvoir l'exprimer, pour être entendu, on peut, on doit dire cela, si on n'est pas servile. Mais ce fut beau tout de même ce « phare » dans la tempête! Et toute l'œuvre aussi, d'avant et d'après, si belle mais trop peu connue parce qu'inabordable... pour nos bourses hélas!

Je dois dire qu'après avoir toute la journée feuilleté tout le numéro à mes instants de loisir, j'ai été plutôt déçu. De belles choses, certes. Mais tellement noyées dans un vilain fatras politico-littéraire! « Les lions ont des poux », comme disait l'autre.

Puis il y a tous ceux que j'aurais aimé y trouver et qui n'y sont pas : Vildrac et Wœrth, Guilbeaux, Zweig, Tagore, Gandhi... et tant d'autres encore, *essentiels*, même sans prétendre à être complet.

Il y a l'hommage émouvant par son ensemble de tous les « hommes de bonne volonté » inconnus — pour nous — de tous pays. Et cela est bien.

Mais il y a tous les littérateurs qui enfilent leurs phrases : un quelconque A. de Chateaubriant, un prétentieux Soupault : Confiance à R. Rolland! et tant d'autres, et même le toréador Monherlant! A ce dernier, il faut paraît-il faire confiance, n'est-ce pas G. Vidal? Dans son article je cueille cette phrase : « *Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour concevoir des circonstances où je serais dans mon rôle en vous faisant fusiller* » (en s'adressant à R. Rolland! Cela est peut-être très beau, très profond comme jeu de pensée comme « littérature », mais moi qui ne suis qu'un vulgaire primaire, un paysan du Danube, qui n'entends rien à ces subtilités, je trouve cela profondément écœurant. J'ai raison et lui aussi, me disait notre fumiste.

Il y a aussi les communistes «orthodoxes» qui assomment assez lourdement R. Rolland avec leurs dogmes fanatiques : Lounatscharsky qui exile — et emprisonne!

— Don Quichotte et Barbusse qui fit la guerre en « héros ». Puis cette comparaison peu flatteuse avec A. France! Le pacifisme réel, l'indépendance d'esprit de R. Rolland sont gênants pour des gouvernants autoritaires, n'est-ce pas? Cela est un peu mesquin. De même que l'attitude du journal l'*Humanité* qui met R. Rolland avec Ch. Richet, intervertit les photographies et — incapables d'avoir une opinion propre, sans doute — adopte servilement celle du patron. Comme si Lounatscharsky et Barbusse et tant d'autres avec eux n'étaient pas au moins aussi bourrand, malgré leur bolchevvvisme et leurs prétentions « prolétariennes » ! C'est encore Henriette Rolland-Holst qui a la compréhension la plus largement conciliante à ce sujet.

Il y a Gorki que j'aime, Martinet que je suis heureux de retrouver, Luc Durtain, un beau passage, et finalement Jean Tousseul dont l'humble hommage est peut-être le plus beau et le plus émouvant.

Je voudrais m'arrêter sur cette dernière impression, réconfortante.

Il y a aussi à la fin un Sottisier assez curieux, mais nous sommes, n'est-ce pas, blasés sur l'infinie sottise de certains?

CHRONIQUE DU CINEMA

# Les Présentations

« *Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent* », a dit Boileau.

Il est regrettable, à la fois pour lui et pour nous, que M. Victor L. Schertzinger ait ignoré ces vers, et se soit reposé sur les lauriers de *Marquita*, et il nous eût évité la très fastidieuse *Saltimbanque*.

Onques ne vis film si peu intéressant, l'intrigue mélodramatique est désespérément embrouillée, coupée au surplus de ces pugilats interminables, qui sont la plaie du film américain ,donne une irrésistible impression d'ennui.

Par contre ,la technique du film est irréprochable. Les paysages et les photos sont exquis.

Madge Bellamy est bonne, bien que nous l'ayons souvent vue plus en verve.

*Séducteur* est une plaisante comédie. L'intrigue est — et cela est remarquable quand il est question de film américain — vraisemblable, et traitée avec goût et avec mesure.

Une nuit, pendant la guerre, sur le front français, l'avion de Richard Marck est abattu. Une infirmière volontaire, Miss Marion Weston, arrive en automobile sur les lieux. L'aviateur est indemne. Sur la route du retour, Marck embrassede force Miss Weston, qui s'en fâche tout net. (J'avoue ne pas saisir pourquoi). Elle lui déclare qu'elle ne lui pardonnera jamais. La paix est revenue. Richard Marck est redevenu l'auteur-acteur talentueux et célèbre. Mais le souvenir de Miss Marion Weston est toujours net en sa mémoire. Le Destin la lui fait revoir, chez un ami, le colonel Hale, de qui elle est la nièce. Marion n'échappe pas à l'influence du bel acteur, mais elle s'entête à ne lui vouloir pas pardonner son geste. Marck a alors recours à un subterfuge. Il écrit une pièce qu'il interprète lui-même, et où il fait revivre la scène nocturne de naguère, sur le front français... Il en profite pour expliquer par la fièvre guerrière son geste irraisonné. Marion comprend et pardonne...

Cette comédie est fort bien jouée par Edmund Love, Claire Adams, Diane Miller, Marion Harlan, etc...

***

Un thème plaisant et qui, bien que, regrettablement dénué d'originalité, soutient l'intérêt, voilà l' « Avalanche », Jerry Chandler s'éprend de Mamy de Paves, la cousine de l'un de ses amis.

Mamy de Paves n'est pas sans aimer Jerry, mais elle doit, pour contenter ses *goûts luxueux, et améliorer l'état financier* de sa mère, épouser Andrew Fuller, le roi de l'huile.

Un oncle de Jerry, qui possède des terrains étendus en Californie, à l'opportune idée de mourir, instituant son neveu légataire universel. Mamy épouse donc Jerry.. Les nouveaux époux vont visiter leurs domaines. Hélas, les terrains sont riches, certes, mais ont grand besoin d'exploitation, et l'amaison n'est rien moins que luxueuse. On se représente aisément la tête de Mamy. Elle boude d'abord, puis se résigne à son sort. Après tout, ce ranch est une fortune. Et elle participe aux travaux de la ferme.

Le roi de l'huile, Andrew Fuller, arrive un jour que Jenny travaille dans la montagne. Il fait miroiter aux yeux de Mamy de luxueuses promesses, et n'a pas grand peine à la convaincre de le suivre.

Ils vont partir, lorsqu'une colonne de fumée s'est élevée dans la montagne. C'est Jenny, qui, blessé, appelle à l'aide.

A l'émotion qu'elle ressent Mamy connaît qu'elle aime son mari, et que son bonheur n'est qu'auprès de lui.

Et, abandonnant le roi de l'huile stupide, elle court vers son mari qu'une avalanche avait blessé.

Culien Landis et Jacqueline Logan interprètent avec bonheur les rôles de Jerry Chandler et Mamy de Paves.

***

Connaissez-vous *la Chèvre aux pieds d'or*, le roman de Charles-Henry Hirsch ? C'est, à mon sens, une œuvre très forte, qui joint à de très hautes préoccupations humanitaires et solides, une savante autant que fine étude psychologique, et l'agrément d'un style attrayant parce que très personnel.

En outre, ce roman se prête merveilleusement à l'adaptation cinématographique, et il était surprenant qu'il n'eut pas encore tenté les metteurs en scène.

M. Jacques-Robert vient de combler cette lacune, et la vérité m'oblige de dire que son œuvre magistrale est digne de celle de Henry Hirsch. Elle n'affaiblit pas bien au contraire, et je suis tenté d'écrire qu'elle renforce la partie sociale du roman, et elle rend très fidèlement et très intelligemment la subtile psychologie d'un personnage : Marc Brégyl.

Malheureusement, l'interprétation de Mlle Liliane Constantini m'a paru insuffisante. Elle montre une mésintelligence fâcheuse de son personnage, *la Chèvre aux pieds d'or* . . . . . .

La psychologie de cette malheureuse petite slave dont la peur de la misère qui désola son enfance jointe à la peur de la police allemande font, envers et contre elle-même une espionne, semble lui avoir échappé. Et cela est d'autant plus regrettable que son physique est très convenable au rôle. Disons à sa décharge que ce rôle est écrasant, et qu'il dépasse les meilleures actrices.

M. Romuald Joubé est égal à ce qu'il nous montra dans ses meilleures interprétations, et je chercherais vainement meilleurs compliment.

MM. Mascudian, Alcover et Mme Gyl-Clary, dans le rôle effacé de la religieuse sont bons.

La mise en scène, les paysages, les photos sont irréprochables.

Voilà une production de M. Jacques-Robert qui honore grandement, je ne dirai pas le cinéma français, mais le cinéma tout court.

CECIL-GEORGES-FELICE.

DANS LES CABARETS

# Une soirée a la "Vache Enragée"

Ecœuré d'avoir coudoyé, place Pigalle, quantité de métèques, noceurs et autres affameurs, je suis allé me reposer, un soir, au cabaret de « La Vache Enragée », tout au sommet de la Butte.

Malgré son élégante clientèle, ce cabaret est encore resté très rapin, et le spectacle est vraiment montmartrois.

Tout d'abord, l'on a le plaisir d'entendre l'élégant Géo Jaussain qui assomme, spirituellement le *Curé de Bombon* et autres personnalités parisiennes ou provinciales. René-Paul Groffe lui succède dans ses poèmes humoristiques, dont on peut tirer une conclusion très juste. Vient ensuite le chansonnier Léo Malet, un méridional, qui « avé l'assent » nous fait déguster une chanson sur *Brillat-Savarin* et l'*Agent de la porte Saint-Denis*. A noter sa chanson nouvelle : *Y a des poires chez nous*, qu'il chante délicieusement faux. La paroles est donné aussitôt après au vétéran Maader, qui reçoit un chaleureux accueil, grâce à ses monologues comiques. Le barde Beunetti nous fait entendre d'une belle voix, des chansons d'avant-garde, telles que : *Je sème du blé, tu partiras les pieds devant*. Jean Lubin nous parle des *Chemises*, sujet vraiment d'actualité, et d'*Alexandre*. Ce dernier, (il en a l'habitude) est mis en vente et se laisse acheter. Le sombre Pierre Parot, à la voix grave, enlève la salle par ses *Papouilles Javanaises*. Et alors, monte sur le tréteau un autre poète-chansonnier qui a nom Maurice Hallé. C'est le maître de céans. Après avoir présenté ses meilleurs chansonniers il se présente lui-même et nous fait savourer quelques poésies et chansons beauceronnes, qui sont à réflexions, et qui reflète l'esprit du paysan, telles que: *Je veux pas qu'tu te marises; Derrière la Ch'vaille*, etc...

Et lorsqu'il descend du tréteau ,la séance est terminée. Elle a été longue et bonne. Ajoutons que la «Vache enragée» est aussi la *mairie de la commune libre de Montmartre* dont Maurice Hallé à le grand honneur d'être maire .

*L'Insurgé de la Butte.*

# A propos de l'illégalisme

Nous sommes, paraît-il, à un tournant de l'histoire.

Les faits qui se déroulent, individuels ou collectifs, à l'heure actuelle, et qui sont un dérivatif de la grande boucherie, sont des conséquences du mouvement social, résultat fatal de cette grande misère qui sévit sur le peuple affamé et qui n'en peut, mais opprimé par ce joug du capital et qui supporte passivement des dettes qu'ont contractés de nation à nation les traîneurs de sabres de la guerre et d'après-guerre.

A quoi bon discuter avec les maîtres de l'heure présente? Les actes seuls sont efficaces. Et, par actes, j'entends les actes illégaux.

Que la presse bourgeoise fasse l'apologie des cambrioleurs, rien de plus naturel.

Que celle-ci en rejette la paternité sur les milieux anarchistes, c'est son rôle. Il n'y a donc pas lieu de s'en étonner.

Mais pourquoi donc le **Libertaire** du 19 février s'inquiète que la presse réactionnaire rejette sur les anarchistes l'origine de tout acte illégal individuel ou collectif ? L'anarchie entrerait donc dans la légalité ? Je me souviens que, jadis, l'anarchie revendiquait des illégaux tels que Jacob.

Mon ami Law, que mon camarade K. X. qualifie à juste titre d'anarchiste parmi les anarchistes, applaudit, j'en suis certain, à tout acte illégal.

Alors, pourquoi tant d'opportunisme ? Qu'attendent donc les anarchistes pour renverser le milieu social actuel qui est pourri jusque dans ses fondements, si ce n'est par des moyens inégaux ?

Quant à la révolution, qu'on n'y compte pas, car j'ai, moi, fourni le moyen au prolétariat français de faire cette révolution, le terrain n'avait jamais été aussi propice.

Ce même prolétariat me laissa partir au bagne !

Je préciserai le cas échéant.

Je n'ai pas à faire fi de la pègre. Je connais ce milieu, il me dégoûte autant que les milieux ouvriers, que la peur de la prison ou de la mort arrête au seuil d'un conflit de lutte de classe...

Mais je reconnais malgré tout le courage de celui qui pratique la reprise individuelle et qui affronte la répression de la loi pour ne pas s'avilir bien plus par la location de ses bras.

Il est à part du troupeau. Je suis hors la loi, et je me crois plus courageux (en régime capitaliste) que l'ouvrier qui va contribuer à faire vivre les actionnaires ou son patron.

« Selon que vous serez puissant ou misérable. »

Le monde social s'incline devant la loi de l'évolution, et le cambriolage n'est qu'un degré dans cette évolution, et ma vie, la vie d'un hors la loi est l'effet d'une loi aussi immuable que celle de la pesanteur.

La loi du talion étant le principe qui, actuellement gouverne l'univers.

**LAGARDERE.**

# La vie Syndicale

## JEUNESSE DU BATIMENT

Après avoir subi la plus infâme des guerres que le capitalisme ait jamais engendrée, ce dernier tente de faire retomber sur nous le poids de ses fautes.

Par une répression sans bornes, le gouvernement aux ordres du capital s'efforce en arrêtant les militants, d'étouffer l'idée qui, malgré tout, suit son chemin.

Cependant, toi, jeune camarade, vas-tu rester inactif devant un tel état de choses? La révolution gronde, dit-on, et cette révolution qui vient, doit être régénératrice. Cette société future à laquelle nous rêvons tous, doit être la Cité du Travail et du Bien-Etre.

Pourtant, un point reste obscur. Ne crois-tu pas, jeune camarade, qu'il soit pour toi un devoir de parfaire cette éducation minime que nous avons, nous autres gars du bâtiment. Car, si la révolution est proche, il faut des révolutionnaires conscients et organisés, la révolution faite, il ne faut pas laisser les destinées à une poignées d'hommes, ce qui ne changerait rien au régime actuel. Il faut que chacun prenne sa part de gestion dans la nouvelle société. Il ne faut plus être les éternelles victimes.

Donc, à toi, jeune, nous t'adressons cet appel pour que tu viennes grossir nos rangs, et en même temps, lutter contre le militarisme qui est une des principales causes des maux dont nous souffrons.

Nous espérons que cet appel ne sera pas vain et que tu comprendras que c'est à la Jeunesse syndicaliste que tu pourras chercher les moyens, afin de faire disparaître ce régime d'oppression et de terreur.

*La Jeunesse du Bâtiment.*

N. B. — Ls réunions de la Jeunesse ont lieu tous les mercredis, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, (quatrième étage), 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10e).

## ROMANS

Il y a trois semaines, le syndicat ayant adressé une demande de réajustement de salaires à l'organisation patronale de la chaussure de nos deux villes, cette demande étant logique du fait de la hausse constante du coût de la vie, nos requins crurent bon, devant la situation présente et les menaces des travailleurs, de donner des augmentations très minimes. Depuis, des mouvements se déroulent chaque semaine, qui, au bout de quelques jours, sont à l'avantage des travailleurs.

Mais il en est une qui dure depuis le 16 février, et le rapace est coriace, car il est soutenu, étant vice-président de la Chambre Syndicale Patronale, par ses collègues. La bataille sera dure, car ces camarades, au nombre de 70, sont syndiqués. Face à face se trouvent l'organisation syndicale et le consortium patronal. Qui triomphera ? Le plus fort ; et les grévistes sont décidés, plus que jamais, à soutenir la lutte. Mais il ne faudrait pas que, pour une question d'argent ces camarades soient obligés de rentrer la tête basse.

Donc, haut les cœurs ! La victoire des bueifs de Romans sera la vôtre. Les syndicalistes Romanais n'ont jamais été les derniers pour des actes de solidarité, et ils comptent aussi sur l'aide de tous pour alimenter leurs foyers.

Les fonds, quelle qu'en soit l'importance, seront reçus par Eugène Tevenat, trésorier du Syndicat Unitaire, Bourse du Travail, Romans (Drôme).

# Pour que vive "L'INSURGÉ"

| | | |
|---|---|---|
| *Fernand Blanc* | 18 | » |
| R. L. | 10 | » |
| Fohn | 10 | » |
| Ménilmontant | 5 | » |
| Saucias | 5 | » |
| Rossi | 5 | » |
| Au Club | 5 | » |
| Félix Danon | 5 | » |
| Robert | 5 | » |
| Even | 5 | » |
| Anonyme | 25 | » |
| M. Delarue | 5 | » |
| Le Goffic | 5 | » |
| T. Lebastard | 5 | » |
| E. Hamelin | 10 | » |
| Tévenat | 5 | » |
| Rozan | 5 | » |
| Donier | 5 | » |
| En venant au club | 5 | » |
| Total de la présente liste | 159 | 60 |

## UNE FETE

**La Fédération des Jeunesses Syndicalistes de la Région Parisienne,** organise une fête, le samedi 27 mars, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer. Nous prions les organisations d'avant-garde de ne rien organiser pour cette date. Le programme sera vendu au profit de l'Entraide.

Le gérant : André COLOMER.
IMPRIMERIE CENTRALE
5, rue Erard, Paris (12e)

# Les Réunions

JEUNESSES ANARCHISTES

Assemblée générale extraordinaire des Jeunesses Anarchistes, vendredi 5 mars, à 20 h. 30, au « Faisan Doré », 28, boul. de Belleville (métro Ménilmontant-Couronnes).

Question importante à débattre. Les jeunesses rive gauche et treizième arrondissement sont spécialement convoquées.

***

GROUPE ANARCHITE DU 11e

Réunion du groupe jeudi 11 mars, rue de Ménilmontant, 44, à 9 heures.

***

CERCLE ANARCHISTE DE MONTMARTRE

77, boulevard Barbès, salle Gaillard, à 21 heures, vendredi 5, causerie par Marcel Grange : « l'Antagonisme de Marx et Proudhon ». Bibliothèque, journaux.

***

CERCLE ANARCHISTE DU 20e

Le cercle anarchiste se réunit tous les jeudis, 4, rue de Ménilmontant, à 20 h. 30. Jeudi 11 mars, réunion de tous les copains pour la campagne antiparlementaire. Bibliothèque, journaux et brochures .

***

LES AMIS DU SEMEUR

Vous êtes priés d'honorer de votre présence la soirée musicale et littéraire qu'organise le journal « Le Semeur », le samedi 6 mars 1926, à 8 h. 15,, au Théâtre Renée Maubel, 6 et 8, rue de l'Orient (à Montmartre, Nord-Sud : Abbesses).

*Conférence de M. Ernest Fornairon: les Sentiments dans la Musique*, illustrée d'auditions musicales et poétiques, avec le concours de Mesdemoiselles Sacha et Béatrice Bluhm, violoniste et violoncelliste, prem. prix du Conservatoire ; de Mme Allain Dhurtal; de Mme Elisabeth Nauroy, cantatrice soliste des concerts Colonne, Lamoureux et Pasdeloup; de Mlle Yv. Parent et de M. Paul Bédouin, pianiste.

« *Les Amis du Semeur* ».

Entrée : 0 fr. 50.

L'entrée à la fête donnera droit à un abonnement gratuit de deux mois au journal « Le Semeur ».

***

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE-GAUCHE

Mardi 9 mars, à 20 h. 30,, au siège, 18, rue Cambronne (métro Cambronne),

. . . *Grande Conférence*

par Raoul Odin. Sujet traité : « Qu'est-ce qu'un artiste ? »

Entrée gratuite.

Mardi 16 mars, causerie par Simone Larcher sur l'Illégalisme.

***

ECOLE DU PROPAGANDISTE ANARCHISTE

Mercredi, à 21 heures, 8, rue Ménilmontant, cours de littérature pour Fabien Ferran : le roman Courtois ; vendredi, à 21 heures, 4, rue de Ménilmontant (métro Ménilmontant) ,cours de diction oratoire, enseignement général par Raoul Odin.

Dimanche 7 mars, à 2 heures précises, rendez-vous (place St-Germain-l'Auxerrois, devant la porte d'entrée). Visite au Louvre, sous la conduite de Robert. Dimanche, artiste peintre. *Les primitifs italiens.*

***

COMITE ANTI-PARLEMENTAIRE

*Le Comité anti-parlementaire* fait un appel pressant à tous ceux que son action intéresse. Actuellement une grande campagne se poursuit dans le deuxième secteur. Quatre affiches différentes dont deux illustrées sont tirées par les soins du comité. L'enthousiasme suscité par cette campagne a permis d'engager de grand frais, pour la réussite du mouvement il nous faut maintenir notre effort pendant une quinzaine de jours. Le comité compte sur tous ceux qu'anime la volonté de vaincre le parlementaire pour lui substituer la vie libre dans le travail et la paix. Les adhésions au comité sont reçus *tous les jours* de 7 à 9 heures, à la Brochure mensuelle, 39. rue de Bretagne. Tous les jeudis, à 9 heures, 4, rue de Ménilmontant, salle du premier.

Pour le comité : le secrétaire,
BENOIT-PERRIER.

***

LES COMPAGNONS DE «L'EN DEHORS»

Bar Hermenier, 77, boul. Barbès, les 2e et 4e lundis du mois à 20 h. 30 : lundi 8 mars, par E. Armand : « Y a-t-il une morale individualiste anarchiste ? »

***

AVIS ET COMMUNICATIONS

MONTPELLIER

Reconstituée sur de nouvelles bases, la Ligue anti-fascistes vient d'entreprendre dans les principaux quartiers de la ville une tournée de conférence pour faire connaître au prolétariat le danger fasciste qui le menace et qui deviendrait une dure réalité, si tous les hommes épris de liberté ne se liguaient pour le combattre.

Rejettant toute idée politique, la Ligue fait appel à toutes les bonnes volontés et c'est un devoir pour des lecteurs de l'*Insurgé* d'en venir grossir les rangs.

Pour les jours et les heures de conférence, consulter les journaux de la région.

*René GHISLAIN.*

***

MARSEILLE

Un appel est lancé aux copains de la Capelette, du Pont-de-Vivaux et de Saint-Loup pour la formation d'un groupe.

Nous espérons que les copains assez nombreux dans ces parages, voudront bien nous rejoindre pour œuvrer ensemble.

Se mettre en relation avec Louis Charrier, 71, Grand-Chemin de Toulon, ou avec Victor Battesti, 12, traverse Rostand, Pont-de-Vivaux, Marseille.